

Lucie Taïeb



**SAFE**



SAFE



LUCIE TAÏEB

SAFE

Éditions de l'Ogre

# OGRE N° 10

© Éditions de l'Ogre, 2015, pour la traduction française

Couverture : © Arthur Pumarelli

ISBN : 979-10-93606-31-6

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

[www.editionsdelogre.fr](http://www.editionsdelogre.fr)  
ÉDITIONS DE L'OGRE  
40, rue de Montmorency  
75003 Paris







Carreau. Carreau. Petit igloo de porcelaine. Carreau. Carreau.  
Carreau. Ne pas compter. Carreau. Main recroquevillée.  
Main presque close sur le drap. Carreau. Carreau. *Non*. Blanc.  
Gants, habits vides, cheveux roux, déroulés. Creux du coude,  
veine percée. Mauve. Nacre. Aucune. Carreau. Petit igloo  
lustré. Parfaitement. Pourvu que personne. Carreau.



1- Où se forgent les armes



Nous sommes peu nombreux, nos regards sont brillants. C'est la première des réunions nocturnes qui nous mènent à notre perte, réunions secrètes dont il ne sera plus jamais question, ni ici, ni ailleurs, où tente de s'organiser, non par l'offensive mais par l'inertie, une forme de résistance à ce qui approche et ne manquera pas de nous engloutir. Elle est mon amie et c'est elle qui ce soir prend la parole, une lune très ronde entre, claire, par le soupirail, j'entends la voix de mon amie : des jours plus durs sont à venir. Il ne s'agira pas d'une lutte ouverte, mais souterraine, d'une contagion espérée. Nos souvenirs seront nos armes. Revoyez à présent toute chose saillante, toute chose tranchante, qui inexplicablement aura marqué votre mémoire, parce que plus intense, ou parce qu'elle recelait une part de vérité qui ne vous a pas encore été révélée. Fermez les yeux, plongez au plus profond. Le jour viendra où nous serons dépourvus, séparés, désolés, où nous n'aurons plus rien que cette manne, ce qui nous constitue, où nous puisons ce soir la force de nous réunir, où nous trouverons, alors, celle de ne pas sombrer.

J'ignore si la voix cesse ou si elle poursuit, je ferme les yeux, lentement, une odeur de terre, d'abord, le creux de ta main, aucun mot, des éclats, j'ai saisi tes cheveux, debout au bord d'une tombe, sous l'eau depuis longtemps, fragments de poèmes récités, une traversée, qui ne s'écrit pas, volute de sang, dans l'eau, hémophilie, comme un amour, se détachant, prénoms lointains, conversation nocturne, puis, plus nettement, agrume, une autre voix.

Sur la table ensoleillée, un demi-pamplemousse rose, des pommes cuites à la cannelle, du chèvre et des noix, du saumon. Du cidre – tu sors les beaux verres, c’est un peu jour de fête.

N’est-il pas absurde de répondre à toutes tes questions, quand je voudrais me taire et écouter ? Je regarde ton corps, ton visage, tu es vivante, tu évoques très brièvement ta maladie, il y a quelques années, tu es vivante, nous partageons ce repas, tu as failli mourir. Encore un peu de beurre et de parmesan dans les pâtes, encore un peu de lait concentré sucré dans le café, et quelques florentins. Tu me fais visiter, il y a aux murs de ces étoiles phosphorescentes qui se gorgent de lumière dans la journée et luisent doucement la nuit, tu commences une phrase que tu ne termines pas.

Avoir les larmes aux yeux, aimer, ne veut rien dire.

Je voudrais que tu sois épargnée de toute douleur.

Nous formons un cercle dans la salle obscure, certains sont allongés, les yeux clos, respirent calmement, semblent dormir, ils se souviennent. L'éclat de la lune, toujours, la voix de mon amie s'est tue, ces corps à l'abandon, chacun distinct, ont une beauté.

Il arrive que des regards se croisent, que nous quittons ensemble les eaux profondes pour revenir à la surface, surpris, ayant perdu toute conscience du temps, et c'est un amour, non pour l'un ou pour l'autre, mais pour ce que nous sommes, incertains, obstinés, nos attachements, nos peurs, une espérance, qui se lit dans les regards des uns aux autres, puis nous y retournons, comme sous l'effet d'une hypnose volontaire, ou induite, peut-être, par la voix de mon amie.

Un renard passe dans l'herbe sèche. C'est un jour d'août, je ne suis pas ici, un renard, frôlement, haute herbe sèche, une rousseur. Furtif et suspendu, dans le temps illimité de la vision, infiniment plus lent, plus long que celui de la parole, une image vivante contemplée, de l'intérieur. Chien de traîneau, petit igloo, louve la bouche en sang, carreau. Carreau.

Un renard passe dans l'herbe sèche.



Puis : une nuée d'enfants surgis d'on ne sait où leurs cris d'oiseaux sur le parvis ensoleillé, depuis la terrasse, entre deux paragraphes à traduire, une bouteille d'eau un yaourt à la pêche une barre chocolatée ils se poursuivent comme un jeu traversent le parvis en courant et vont on ne sait où leurs vêtements colorés leurs ombres filantes depuis la terrasse de la bibliothèque où face au ciel côte à côte à l'heure de la pause les amies à la dernière mode, le garçon au téléphone, une nuée d'enfant jaillis comme des oiseaux ils se poursuivent et se disent leurs prénoms ou s'appellent je ne sais pas d'où ils viennent traversent en courant le parvis ensoleillé comme un jeu qu'eux seuls connaissent une énergie un jaillissement d'enfants une joie et en ce moment même un flottement léger une pulsation un peu vive le rythme de mon cœur probablement plus rapide ou plus puissant le mouvement se communique au buste tout entier je suis pourtant parfaitement immobile tu es allongé sur le canapé je ne sais pas ce que tu regardes tu as les mouvements lourds de qui a trop bu les écouteurs dans tes oreilles ce flottement ce battement qui se communique à toute la zone haute sans atteindre les épaules parfaitement figées, contractées, douloureuses, une pulsation qui donne vaguement la sensation de flotter ou est-ce la mer qui me porte ou est-ce le soleil qui éclaire le parvis et la lumière si vive de cette fin d'après-midi où les cris des enfants où la phrase douce et haletante où ton haleine chaude quand, un peu plus tard, tu prendras enfin ma bouche, me serreras dans tes bras, caresseras mes épaules, dénoueras mon cou, alors le tremblement cessera, et une vague lente et douce.

Lorsque je m'éveille, je suis la seule à la surface, il est près de 3 heures, un halètement de mon souffle, malgré la bienfaisance de l'exercice, de nouveau je contemple les corps singuliers, certains agités d'images invisibles, d'autres si calmes qu'on les croirait morts. La salle n'est pas fermée à clef, c'est un simple sous-sol qui sert je crois, le jour, de salle de danse, on pourrait nous trouver, mais qui se douterait de ce qui se prépare ici ? Un petit groupe d'hommes, quelques femmes, vulnérables, exposés, que rien ne lie entre eux, sinon la voix de mon amie, une sorte de foi. Ce soir, nous peuplerons ce lieu de nos souvenirs les plus chers. Lorsque nos corps n'y seront plus, les souvenirs, eux, resteront, comme ombres persistantes, entre ces quatre murs obscurs. Et peu importera, alors, à qui ils appartiennent : chaque souvenir, mêlé aux autres, aura perdu son origine. Formant trame, ou filet, nous retenant lorsque viendra la chute. Cette nuit ne prendra pas fin, ce lieu restera noir, éclairé seulement d'une lumière lunaire. Nous sommes la veille, dit-elle, c'est pourquoi il nous faut dormir. Je ferme les yeux, inspire profondément, à plusieurs reprises. Puis je retiens ma respiration, la mer est vaste et douce, sa fraîcheur mord mon visage.